

Quand la logorrhée devient art

Dans ses installations et entre ses sculptures, Sophie Jung jongle avec les mots, les sons, les sens et les rythmes, tout en dansant et en chantant. Elle soutient la conversation avec l'espace. — Par Daniel Neofetou

● PERFORMANCE

JEUDI 18 ET VENDREDI
19.10.18 / 20 H

Sophie Jung

Paramount VS Tantamount

(2018, 60', 1^{re} française,
en anglais)

Avec Sophie Jung et Peter
Burleigh

■ Il y a environ quatre ans, j'ai découvert l'œuvre de Sophie Jung, lorsqu'elle m'a envoyé deux textes qu'elle voulait faire paraître dans une publication que je dirigeais. L'un des textes, que j'ai publié, était intitulé ***** *SOYEAH*. Il faisait appel à la technique littéraire du « courant de conscience », regorgeait de jeux de mots et était écrit dans le style inimitable de l'artiste – qui, conque connaît ses performances ne peut s'empêcher d'imaginer ce texte récité par elle. Quant à l'autre texte, je crois me rappeler qu'il s'agissait d'une prose plus théorique critiquant le « réalisme spéculatif » qui à l'époque exerçait encore une emprise hégémonique sur les secteurs tournés vers l'Europe continentale des universités de lettres anglo-saxonnes (notamment du Goldsmiths College de Londres où, coïncidence, nous faisons l'un comme l'autre des études à ce moment-là).

Les adeptes de ce mouvement philosophique appelé « réalisme spéculatif » s'opposent à la tradition philosophique européenne continentale qui privilégie le rapport de l'homme au monde, qualifié de « corrélatio-

nisme » par Quentin Meillassoux, l'un des représentants du mouvement. Bien qu'incapable de me souvenir des objections formulées par Sophie Jung contre le réalisme spéculatif, je soutiendrai qu'il est possible de comprendre toute son œuvre comme précisément une riposte au dénigrement de l'expérience subjective. Lorsqu'on regarde l'une de ses performances, il apparaît clairement que les particularités de son jeu – les bégaiements, les pauses, les « euh » et les « ah », les répétitions – ne sont pas des approximations embrouillées de sa médiation, mais jouent un rôle central dans l'œuvre.

Cette observation vaut aussi pour le comportement affectif de l'artiste. Souvent, au cours de ses performances, elle rit, lève les yeux et d'un air conspirateur croise le regard de quelques spectateurs. C'est à cause de moments comme ceux-ci que je pense qu'on aurait tort de trouver ses plaisanteries et ses jeux de mots gênants dans leur platitude – il ne faut pas les prendre au premier degré, mais plutôt les considérer comme faisant partie d'une sorte de stratagème esthétique. Dans ces moments-là, Sophie Jung donne à comprendre que, conformément à ce qu'on appelle le bon goût, ses plaisanteries ne sont recevables que sur le mode ironique et, en même temps, elle permet au public d'en rire sans ironie. Ce qui veut dire que sa médiation ne fait qu'une bouchée de la médiation chosifiée et permet de s'amuser directement de plaisanteries faciles. L'artiste prend très au sérieux de ne pas être sérieuse.

Cette innocence retrouvée qui imprègne ses performances signifie aussi que sa défense de la subjectivité ne revient pas à imposer une souveraineté solipsiste. C'est en réalité le contraire qui est vrai. Une performance louée pour son côté « enfantin » renferme souvent un infantilisme contraint qui semble l'imitation d'un enfant par quelqu'un qui ne se rappelle plus vraiment ce qu'est en être un. Sophie Jung, elle, retient de l'enfance l'ouverture à l'expérience sans faire de l'imitation brute, ce qui lui permet d'adopter d'autant plus facilement une relation mimétique aux éléments qu'elle utilise, car elle paraît suivre des idées, des déductions, des homonymes et des insinuations là où ils veulent aller de leur plein gré.

Il peut sembler étrange que je n'aie pas cité ici une seule ligne de l'œuvre de Sophie Jung, tout à fait digne d'être citée, mais c'est parce que rien n'est prioritaire dans la facture parataxique de son art. Ceci n'est nulle part plus évident que dans l'assemblage sculptural intuitif qu'elle utilise souvent dans ses performances, installée au beau milieu ou tournant autour. Lorsque j'en parle avec elle, elle se plaint du fait qu'elle est en premier lieu considérée comme une artiste performeuse et que l'on prend ses sculptures pour des accessoires. Ces sculptures et leur agencement sont au contraire conçus pour avoir leur propre raison d'être, souligne-t-elle, et avant de commencer à écrire elle attend « que l'espace puisse soutenir une conversation ». À tel point que c'est souvent seulement la veille de la première d'une performance qu'elle commence à réfléchir à ce qu'elle va dire, lorsqu'elle constate « avec satisfaction que toutes les sculptures ont commencé à converser avec leurs différents membres » et qu'elle « peut désormais s'asseoir et écouter leur discussion ». Ainsi, tandis que le réalisme spéculatif cherche à concevoir l'objectivité en soustrayant la subjectivité comme si c'était un accessoire jetable, c'est par le biais d'une intense subjectivité que Sophie Jung rend justice aux objets dans leur particularité. ■

Daniel Neofetou vient d'achever une thèse de doctorat au Goldsmiths College à Londres. Il est l'auteur d'une brève monographie sur David Lynch intitulée *Good Day Today* et contribue régulièrement au magazine *The Wire*.



Sophie Jung, *Paramount VS Tantamount*. © Dominik Asche